

PANDÉMIE, AMOUR ET CANNIBALISME

Entretien avec l'anthropologue Eric Chauvin

www.ericchauvin.com

10 | 1 | 2020

Et vous avez écrit récemment l'ouvrage *Plus que mon amour*, l'anthropologue et romancier Eric Chauvin nous parle de ce livre et de son regard sur la pandémie, le mariage, le cannibalisme et les risques de contamination lors de nos voyages d'été et d'automne.

10 | 1 | 2020

10



« Elle a rencontré par hasard Serge Fauconnet, un de mes anciens collègues, à l'Hypermarket de notre zone pavillonnaire. Et cet après (je rajoute) a été bon de lui parler d'un certain vernissage, qui s'est tenu dans les locaux d'une galerie d'art. Elle insiste. Elle imagine que nous nous sommes bien amusés, oui, bien amusés. Mais maintenant, quelle question a-t-elle que je n'ai pas contracté le virus pendant la soirée ? Le mariage. Ce n'était pas une soirée ? Je voulais lui signifier ce que ce mot, qui m'a toujours intrigué, comporte d'appropriation rituelle, mais je me tais. Dans un regard, elle range nerveusement ses masques chirurgicaux dans un sac en plastique soigné. Toutefois au pas, ce rassemblement avait toutes les apparences d'un foyer pandémique. Je tente de me défendre : c'était juste un vernissage pour une exposition, pas une soirée. Nous avons, de plus, adopté les gestes de prévention élémentaires, les risques sont donc très faibles. Elle me regarde avec cet air soupçonneux qui fait que tout à coup je ne la reconnais plus. Les risques sont faibles, oui, mais puis-je l'assurer qu'ils sont nuls ? Elle continue de ranger nerveusement ses masques. Et puis, pourquoi ne lui ai-je rien dit ? Pourquoi est-ce qu'elle apprend cela au supermarché de coin par l'intermédiaire de Serge Fauconnet ? Hein ? En-ce que je peux répondre à ça ? En-ce que je peux l'assurer que je ne vais pas la contaminer ? Persuadé, veut, incroyable, je rétorque que je ne le peux effectivement pas. Elle se reboucle aussitôt : dans ce cas, il faut que nous prenions des mesures (mes excuses). Elle a déjà réfléchi. C'est une nouvelle application gouvernementale. Elle a fait très bien. Il faut en tout cas que je comprenne qu'elle ne veut que mon bien. Et puis il faut que je pense à elle (mes excuses), à ses revenus, parce qu'un chômage serait catastrophique pour elle et pour nous. En attendant, il est préférable que nous fissions chambre à part. Je cède et quitte la chambre d'hôte. Elle préférerait aussi que je porte un masque dans la maison. Elle recule de quelques mètres, rétrovie au baiser avec la main, sans toucher sa bouche et me souhaite une très belle nuit (mes excuses). »

Vous êtes anthropologue et pourtant vous ne semblez écrire que des fictions. Pensez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'imaginaire pour comprendre notre époque ?

À vrai dire, je n'écris pas toujours des fictions. Deux les deux derniers empruntent à ce genre. Je n'écris jamais le même livre, parce que le contexte d'écriture est toujours différent. Pour *Plus que mon amour*, l'imaginaire c'est un peu tout ce qui me restait pour m'échapper : réduit à un périmètre de 1 km, puis à 10 km, soumis à différents couvre-feux, presque toujours masqué, et ne croisant que d'autres visages masqués, il y a de quoi déprimer pour un anthropologue qui, par définition, se soie du réel et de ses contemporains. Dans cette vie malicieuse, la fiction s'est imposée comme un exutoire. Mais elle ne réposait pas à la vérité des faits lorsqu'elle prend source dans l'expérience vécue et qu'elle décide pour mettre en perspective ce qui arrive. Il est ainsi possible de faire de l'anthropologie fictionnelle, autrement dit de montrer des situations qui expliquent notre rapport (difficile) au monde.

« Sur un ton malin de bienveillance et de désespoir, le président donne à la radio les mesures qu'il vient d'adopter en urgence : le port permanent du masque, l'obligation de déplacements hebdomadaires, la fin des rassemblements de plus de cinq personnes, la fin du libre-échange. Il veut signifier aussi sa reconnaissance à ceux qui ne sont mobilisés pour soigner, nourrir, éduquer, protéger, à tous ceux qui par leur travail, leur engagement nous ont permis de tenir debout et ensemble durant ces mois difficiles, et qui ce soir encore, le font pour la Nation. Il ajoute que les résultats des tests épidémiologiques seront archivés dans des banques de données qui feront l'objet de systèmes d'exploitation opaques. Le projet est présenté comme la seule façon d'arrêter la propagation de la pandémie. Je recherche ces informations, ce qu'il va m'en coûter dans ce qu'il reste de mes querelles et mes impuissances à y répondre, lorsque l'espérologie Kevin. Je reste quelques instants à cligner. C'est bien lui, je le reconnais à ses allures. Il vient d'acheter une bonne partie du stock de chlorure de magnésium du magasin et une cinquantaine de boîtes de vitamine C, vingt fois plus puissante que la vitamine C ordinaire. C'est en fait ce qu'il voulait à la pharmacienne. Je n'ai pas vu Kevin, depuis ses années d'Université, lorsque nous étions tous deux inscrits au département de philosophie. Si, en fait, je l'ai reconnu une fois, ça me revient, dans une rue commerçante de la ville. Il distribuait des tracts pour l'Église de saint-Étienne, le centre féroce et le regard intense jusqu'au malade. Il m'avait déjà quel sans attendre, comme si notre amitié passée ne comptait plus, comme s'il ne me reconnaissait pas. Lorsqu'il avait fini par me lâcher, je m'étais dit qu'il était perdu corps et âme. Peut-être n'en étais-je convaincu pour chasser la culpabilité que j'avais éprouvée à la vue de sa déchéance. Là, dans cette pharmacie, au vu de ses achats délectés, je disais que son état ne m'étonne pas. »

Comme dans *Plexiglas mon amour* dans vos deux livres précédents, *Le Revenant* – qui voit Kavalakia revenir à la vie en zombie cannibale dans le Paris des années 2010 – et *Laura* – où un anthropologue petit bourgeois revient dans sa province natale et retombe amoureux d'une amie d'enfance devenue gilet jaune (qui, par ailleurs, réapparaît légèrement dans *Plexiglas mon amour*) –, on retrouve à chaque fois une forme bien particulière d'amour noir, mélange de misanthropie et de comique, mais jamais de cynisme. Comment expliquer-vous cela anthropologiquement ?

D'abord, l'amour défie la gravité, la maîtrise des puissants ou de ceux qui pensent l'être. Elle est une arme hyper efficace dans cette époque dominée par les réseaux et les données. Si je dirais un surréaliste interprétant la fin du monde et qu'on saisisse trop le type se coince le doigt dans l'axe de son nez il se produit « un effet de justice » : ce soldat de l'apocalypse devient ridicule et peut, par la même, retrouver sa juste place parmi ses semblables : celle d'un petit homme pris dans les contingences du monde – un peu comme Georges Bataille Junior qui, lors d'un repas, avait fait sauter étouffé par un frezid. Ensuite, la vie ordinaire est spontanément pétrie de moments possiblement drilles, même dans des situations graves. Comme nos lectures cherchent à rendre compte des battements de la vie, dans leur subtilité, dans leur ambiguïté, dans leur étrange sophistication, l'amour lui est inhérent.

« Nous nous entretenons avec ses les mêmes fautes que la veille. Comme convenu, il me dispense des conseils pour rester en vie. Il est épuisé dans son rôle de formateur, faisant montre de la pédagogie et de la patience qui s'imposent. J'écoute avec attention, acquiesce de temps en temps. Selon lui, le plus dur sera la gestion de mes émotions. Sur ce point, il faut à tout prix que j'évite les fluctuations. Je ne prends pas vraiment ses propos au sérieux, je sais que je ne tenterai jamais de les mettre en application. Je leur trouve cependant un fond de vérité qui me semble étrangement lié à ma propre situation. En d'autres circonstances, je dirais même pas pris le temps d'écouter de tels conseils. C'est alors que survient un événement étrange. Tout en parlant, Kevin continue de façon machinale l'axe de son nez, forme de deux cercles de taille inégale. Soudain, ce que je redoute de façon confuse se produit : ses anneaux se coince dans le cercle le plus étroit. Je pense d'abord qu'il agit de façon intentionnelle, mais ce n'est pas le cas : son doigt est bel et bien coincé. Il continue cependant de prodiguer ses conseils comme si de rien n'était : oui, répète-t-il, il me faudra éviter les fluctuations émotionnelles, et surtout garder le contrôle pour conserver ma santé. Il tente d'arrêter son doigt de l'axe, mais en vain. Il continue alternativement ce qu'il dit – pour lui conserver de l'autocritique – et son geste – afin qu'il demeure discret. Lorsque des événements mineurs, mais dotés d'une charge d'absurdité suffisante, contrecarrent les projets les plus notables, ils perturbent inévitablement le pas sur eux. Il en va ainsi de ce doigt coincé et de la perspective de survie postapocalyptique que me promet Kevin. Génial, je bats une gongle de main. Il prend sur lui : dans la crise sanitaire, cette essence est la peur, il faut absolument que je réintègre à la vitesse. Plus on a peur et plus on a peur d'avoir peur. Je suis le mouvement entravé du doigt dans l'axe. Kevin n'en rend compte mais ne dit toujours rien à ce sujet. Il s'étripe, fatigue ce putain de stress qui nous gagne, qui nous paralyse à un point tel que nous ne pouvons plus juger de façon lucide ce qui nous arrive. C'est la mort, selon lui. Mais je ne sais s'il se réfère à la fin du monde ou à son doigt coincé dans l'axe de son nez. Lui-même doit se rendre compte du ridicule de la situation. »

Dans *Plexiglas mon amour*, votre héros Éric est tiraillé entre sa compagne désamarrément anglaise du Covid derrière son masque en plexiglas et son ami rocher et survivaliste qui est convaincu, entre autres, qu'il faudra bien, un jour, que nous nous réadaptons à nous manger les uns les autres. Pensez-vous qu'il soit possible de rester sain d'esprit par les temps qui courent ?

Nous. Nous allons sans doute au-devant de psychopathologies inédites. Le problème est qu'il force d'être à distance les uns des autres, pris en charge par des OAPA qui démantèleront nos existences, nous ne pouvons plus faire une expérience immédiate du monde – sentir la vie animale, végétale, la pluie, le froid aride, sur notre visage –, cette expérience qui, seule, nous ferait nous sentir mortels parmi les mortels. À cet égard, comme le disait Jacques Ellul, critiquer le capitalisme reste du bla-bla si l'on ne parle pas de technique et de l'aliénation qu'elle produit sur les humains. Quant aux survivalistes, ils peuvent certes éprouver cette expérience « archaïque », mais en limitant leur discussion humaine – les émotions et le langage –, synonymes selon lui de vulnérabilité. Leur vision de leurs semblables est pareille à celle d'un rat dans un labyrinthe. Deux impasses en somme : la vie mutilée et la vie automatisée. Donc, non, de façon générale, nous sommes en train de devenir collectivement incapables à la vie.

Contre le covid, la femme d'Éric choisit de suivre aveuglément les consignes gouvernementales jusqu'à devenir elle-même agent de la dystopie finale. D'un autre côté, son ami survivaliste ne pense plus qu'à s'armer contre les hordes humaines qui ne manqueraient pas de vouloir s'en prendre à sa cabane une fois l'apocalypse déclenchée. Tout au long du livre, on voit le personnage principal être tiraillé ou plutôt englouti par cette alternative. Entre un gouvernement dans lequel plus personne ne croit et les villes post-apocalyptiques des comploteurs prêts à croire n'importe quoi. Selon vous, existe-t-il encore des vérités auxquelles se tenir aujourd'hui ?

Il est sûr de la « post-vérité » ne charrie plus que des fragments sans de vérités. La seule ligne de conduite reste la « déontologie ordinaire » ce désir en moi de ne pas porter atteinte à mon prochain. Mais cette palanque nécessaire se dilte à mesure que les citoyens ne peuvent plus éprouver le monde qui les entoure – des contextes néés – que par des médiations favorisant une dématérialisation de la vie. Toucher une peau, sentir une larme, respirer une haléine sont devenus des actes prohibés... Nous ne sommes pas spontanément ou naturellement individualistes, mais si nous résistons par rapidement la 5G et tout un tas d'applications visant à spéculer sur des problèmes de vie, je ne donne pas cher de la déontologie ordinaire.

« Et puis un jour, il y a eu un défilé dans sa vie. Il a eu un conseil de politiciens à la télé. Il croit se souvenir que c'était Colpe. Il a eu l'impression que ce type le regardait avec sa tête de rat. Il respire en hochant la tête. Il ne voit pas vraiment de défilé, mais il est entré dans une colère noire. Il avait envie de tuer ce type parce qu'une chose lui échappait complètement, un truc qui lui semblait complètement fou. C'était une question en fait, une seule question : à quoi servait ce mec ? Ouais, c'était bien ça, à quoi servait Colpe ? Ce mec était pas seulement inutile. Il était nuisible, parce qu'il était grossièrement payé pour se servir à des ends à enrichir et à berner pour sa sale gueule de rat. Kevin pose sur moi un regard insistant – il faut bien que je comprenne que Colpe a été le décideur de tout ce qui lui est arrivé. Lui, il était une larve inutile, où, mais Colpe et toute la clique de politiciens, les socialistes et consorts, ils ont compris qu'ils étaient parement et simplement nuisibles. Il fixe un point aberrant devant lui, répétant la même question : à quoi sert Colpe, putain ? Cette question le hante. Il n'a toujours pas trouvé de réponse. Ça le bouffe en fait, cette question. S'il n'y avait deux secondes, il a l'impression de devenir fou. Il ressent un sentiment d'injustice, et c'est tellement puissant ce truc qu'il pourrait tuer. Le vent s'apaisait dans les grands chênes. Sa colère est surmontée à présent. »

Les deux fils d'Éric sont tombés par l'ennui et anesthésiés par la télé et les écrans de leur smartphone... Il y a une ou deux générations, les parents se désespèrent de voir leurs enfants « s'abîmer » des après-midis entières devant le Club Dorothée, *King of the Hill* et *Dragon Ball Z*. L'image du retour aux hordes n'est-elle pas autant un écran que le masque en pleurelaine ou le smartphone ?

Non, à la condition qu'il existe des concessions entre une culture de qualité et des usages du monde. À dix ans, j'aiosis le dessin animé *Tom Sawyer* qui était dans une émission de Dorothée. Il m'a permis de découvrir Mark Twain tout en éprouvant l'envie de construire des cabanes. Je n'étais pas non plus un exemple (horrible glaucoulier devant la télé), mais cette concession me semblait possible. Aujourd'hui, voir (je dis bien « voir » et pas « regarder ») TikTok toute la journée ne permet pas de se connecter à quoi que ce soit. C'est juste une diversion, une prothèse olfactive que, en tant que père, je manie chaque jour. Je ne soutiens pas non plus que les enfants sont devenus stupides. Simplement, l'intelligence humaine est en train de rester considérablement en s'adaptant à un monde entièrement dématérialisé. Nous sommes culturellement et cognitivement prêts, même, pour le transhumanisme, lequel est basé sur le deal d'une immortalité obtenue au prix du renoncement à la chair et à ses spécificités (sensations, émotions). Après avoir épuisé toutes les ressources de la vie, le projet capitaliste est d'épuiser celles de la mort.

« Je me rends compte qu'ils ne vont pas en train de regarder Les Châli à Miami mais des vidéos sur leur smartphone. Je m'inquiète de ce recouvrement d'écran. Pourtant, je me tais et écoute. J'insiste encore, des mots simples relatifs à leurs devoirs. J'éleve doucement la voix, un peu comme si je tentais de réveiller un gros dormeur. Ou comme on appelle un serrurier. L'autre relève la tête en direction d'une source sonore qu'il faut par identifier comme étant ma voix. Son regard est rempli de fatigue et d'angoisse sous contrainte. Il soupire : putain... quoi ? Il se replonge déjà dans son smartphone. La conversation s'arrête là. C'est ce qu'il me signale. Je les regarde longuement, eux qui ne me voient pas : deux adolescents fixent un écran. Micha à l'arrière depuis un autre écran. Micha fait office de contact et d'horizon – graphique, corps bousillé et messages coupés. Je prends pour comment mes enfants vont-ils évoluer dans ce réseau étanche de virtualité ? Comme dans le liquide acoustique original ? Sans conscience – mais sans souffrance ? Une autre question me traverse l'esprit. Le monde qu'ils ont à affronter et où il leur faut se projeter leur appareil-il comme un tremblement de terre ou comme une fosse à puja ? Ou comme un mélange monstrueux des deux ? Ce que cette époque a détruit, ce sont nos conceptions en matière d'éducation. Quelle autorité pourrais-je bien leur imposer ? Est-ce qu'on parle d'école aux parents d'un département de soins palliatifs ? Je n'aurais pas dû faire d'enfant. »

Emmanuel Bove apparaît deux fois dans votre roman, en exergue et quand votre héros se retrouve en quarantaine forcée. Par ailleurs, vous êtes le seul auteur à apparaître dans l'excellent *Propriété privée* de Julia Beck dans le titre, mais pas seulement, évoque aussi le nom moins cruel *Automobile* d'Helena Villovitch... De quels auteurs contemporains de littérature vous sentez-vous proches ? Et en sciences humaines ?

J'aime beaucoup Julia Beck. Pour le reste, je dois avouer que je lis peu de contemporains. Je trouve que les grands écrivains sont toujours en avance sur leur temps et sur les sciences humaines. Baudelaire avait parfaitement saisi l'esprit des métropoles cinquante ans avant le sociologue de la ville Georg Simmel. Quant à la pandémie qui nous afflige, tout est écrit dans le *Démocrate* de Dececco, qui traite de la peste, de ses causes et de ses effets sur les humains au XIX^e siècle. Durant le confinement j'ai fait un cours à l'école d'architecture de Versailles (sa visite) entièrement bâti sur les rapprochements troublants entre la peste à Florence au XIV^e et notre pandémie. De même, Deuts Stoker au Glaco, dans *Le Hussard* par le fait, nous aident considérablement à penser ce qui nous arrive. Sur ce point, je citerais aussi Nérona de Philip Roth et une nouvelle, « Les pestiférés », de Marcel Pagnol, absolument visionnaire et farouchement libertaire. Une sorte d'atopie réaliste où des pestiférés décident de faire l'amour sans limite avant de trépasser.

« Et puis cette question aussi : est-ce lui qui dit ça ? Il ne pense pas, putain. Je flâne, j'ai l'impression de le comprendre. Je lui confirme que pour Colpé, c'est vrai que ça tout les boites et ça y réfléchit trente secondes. Cette pensée, que je viens de formuler à voix haute, me semble aussi puissante qu'une vérité révélée. Je suis soudain en symbiose avec Kevin. Je reviens exactement le scandale que constitue la simple vue de cet homme, Colpé, et de ses semblables, auxquels j'associe – dans un flux acoustique de haine – Les Châli à Miami et les médias de masse qui alimentent ce processus mortifère et insupportable. Évidemment, je me vois passer à l'acte, traduisant les producteurs des Châli à Miami et tous ceux de leur espèce, concepteurs malveillants des réseaux sociaux et de programmes-culturels au réseau, producteurs de l'aliénation sous perfusion, aménagement destinés à divertir l'esprit pendant ses auto-communications et, bien entendu, à en récolter les bénéfices jusqu'à la lie. Sans les produits jetés par ses œuvres fallacieuses, mes enfants pourraient faire autre chose de leur jeune vie que d'agoniser dans un océan d'attachabilité virtuelle. Voilà ce que je me dis, face à mon ami Kevin. Je m'approche de lui, pose ma main sur son épaule. Faute de ma pleine collaboration, Je me dis qu'il est important qu'il sache que je le comprends. »